L'influence canadienne sur les médias américains

Malgré la proximité du Canada et des États-Unis et leur héritage commun, il existe tout de même des différences entre ces deux pays au niveau de la culture, de la politique, de l'éducation et des systèmes de communication. Ces distinctions se reflètent jusqu'à un certain point dans la vie professionnelle des expatriés canadiens qui ont été des chefs de file tout au long de l'histoire et qui ont eu une influence à la fois positive et négative sur les médias américains, et ce malgré leur nombre restreint. Cette influence semble découler du fait que beaucoup de journalistes canadiens estiment que leur rôle consiste à assurer un lien impartial entre les institutions américaines et le monde extérieur. Elle se manifeste également dans le domaine du journalisme social militant, le journalisme de vulgarisation ou d'enquête.

Le présent article vise surtout à estimer l'influence qu'ont eue certains journalistes canadiens sur les États-Unis. De plus, il tente de déterminer quels aspects de la culture, de l'éducation, de la formation et des médias canadiens ont contribué au succès ou à l'échec d'éminents expatriés canadiens dans le milieu médiatique américain.

par Alf Pratte

Selon David Halberstam, journaliste et auteur, le président Lyndon Johnson aurait téléphoné au président de la CBS, Frank Stanton, tôt le matin du 6 août 1965 afin de lui faire part de ses inquiétudes relativement à un reportage télévisé sur l'incendie d'un village vietnamien par l'armée américaine. L'objet de la fureur de Johnson ce jour-là, et pendant une grande partie du reste de sa carrière, était le jeune Morely Safer, correspondant au Vietnam, qui, selon Halberstam, avait mis fin

à une époque d'innocence du journalisme américain et modifiait à tout jamais l'orientation du reportage télévisé.

Par opposition au genre de reportage télévisé effectué jusque-là et qui venait compléter des enquêtes et des interviews menées suivant un protocole précis, Safer était à l'origine du mouvement de contestation des médias vis-à-vis de la politique d'escalade militaire de Johnson. Il a été dit du récit de Safer sur « L'incendie du village de Cam Ne » qu'il était partial et négatif - trop réaliste en somme. Safer, qui voulait illustrer les horreurs de la guerre, a bien failli perdre son emploi. Selon Halberstam, le film de Safer a non seulement contribué à légitimer une forme de reportage pessimiste auprès des autres correspondants (qui feraient de même s'ils étaient dans la

Alf Pratte est professeur agrégé au Département des communications de la Brigham Young University, à Provo dans l'Utah.

même situation), mais il a aussi été le précurseur d'une toute nouvelle perception de la guerre chez la majorité des Américains.

Le fait que le correspondant responsable de ce célèbre reportage ait été un étranger a encore davantage choqué le président Johnson ainsi que certains Américains en cette période critique pour le journalisme et les affaires étrangères américaines. Selon Halberstam, Johnson était persuadé que Safer était communiste ; il ordonna donc la tenue d'une vérification de sécurité à son égard, et ce par le personnel de la sécurité intérieure américaine ainsi que par la Gendarmerie royale du Canada. Les enquêtes approfondies menées par les corps policiers des deux pays sur Safer ne purent rien démontrer si ce n'est que sa petite amie était d'origine vietnamienne. Johnson soutenait quand même que Safer était communiste et on rapporte que lorsque certains de ses aides nièrent ce fait et indiquèrent qu'il était tout simplement Canadien, Johnson aurait répondu : « De toute façon, je savais bien qu'il n'était pas américain »¹.

Il n'y a rien de nouveau au fait que certains Américains s'inquiètent de l'influence qu'auraient les étrangers sur leurs concitoyens et leurs médias. Cette attitude envers les étrangers découle vraisemblablement des *Alien and Sedition Acts* de 1798 et elle est l'oeuvre de groupes tels les No-Nothings, le Ku Klux Klan ainsi que d'autres représentants élus et de Johnson lui-même. On pourrait interpréter les efforts du sénateur Edward Kennedy et d'autres membres du Congrès américain pour empêcher l'Australien d'origine Rupert Murdoch d'acheter des intérêts en diffusion et en impression au sein d'un même marché comme autant de tentatives visant à décourager la domination étrangère. Pour ironique que cela puisse paraître, la plupart des échanges portant sur la domination des médias ont été lancés dans d'autres pays, tel le Canada, qui prétendent souvent qu'il y a contrôle ou impérialisme culturel de la part des médias américains.

De par leur nombre, les Canadiens n'ont pas été particulièrement importants. Une étude portant sur 247 des principaux journalistes et collaborateurs de périodiques américains entre 1690 et 1950 indique que 39 d'entre eux (soit 16,3 p. 100) étaient d'origine étrangère. Seulement 3 de ces 39 personnes, les journalistes Joseph Medill et James Creelman et le collaborateur John Foster Kirk, étaient d'origine canadienne. Dans le *Biographical Dictionary* de Joseph McKern, on retrouve 75 personnes d'origine étrangère sur 475. Sept de ces étrangers (Elie Abel, George Booth, le père James Coughlin, Creelman, Mark Kellogg, Medill et James P. Newcomb) sont nés au Canada.

Trente des plus éminents journalistes du 20^e siècle sur un total de mille ont été classés comme étant d'origine étrangère, et au moins sept d'entre eux seraient nés au Canada. En plus de Safer et d'Abel, on retrouve les personnalités de la radio-télévision Peter Jennings et Robert MacNeil ; le

caricaturiste Paul Szep ; le journaliste d'enquête et éditeur Mark Dowie et A.M. (Abe) Rosenthal.

Dans le cadre de la présente étude, cette liste pourrait inclure les noms de certains autres Canadiens tels l'inventeur Reginald Aubrey Fessenden, le rédacteur en chef Archibald McLelland, les théoriciens et éducateurs John Kenneth Galbraith et Marshall McLuhan, les éditeurs Robert Sears, Lord Roy Thompson et Conrad Black, ainsi que Lorne Michaels, créateur de l'émission de télévision « Saturday Night Live ». Même s'ils ne sont pas tous journalistes, ils sont habituellement reconnus pour l'importante contribution qu'ils ont apportée aux médias aux États-Unis et dans le monde entier².

On attribue à Marshall McLuhan plus encore qu'à tout autre Canadien le fait d'avoir développé chez les gens une pensée plus théorique quant aux effets qu'ont les médias sur leurs vies. Ce professeur canadien-anglais est devenu le « Moïse des communications » à la fin des années 60 et au début des années 70. Même si ses déclarations et ses commentaires choc (y compris « le médium, c'est le message », « le message est le massage », « le village global » et les médias « chauds » et « froids ») étaient encore plus incompréhensibles que l'Ancien testament, ils ont eu, pendant quelque temps du temps, un effet presque comparable.

Contributions de journalistes d'origine canadienne

James Creelman était au nombre des journalistes qui ont contribué à créer l'image de l'« âge d'or » des reporters du journalisme américain à la fin du 19^e siècle. L'apport de Creelman peut en partie être attribué à son sens de l'aventure, acquis à Montréal où il est né et a été élevé. Quelques années après la séparation de ses parents, Creelman épargna un peu d'argent et, à l'âge de douze ans, s'en allait vivre avec sa mère. Après s'être rebellé parce qu'elle insistait pour qu'il aille à l'école, il travailla pour l'imprimerie du journal de l'église épiscopale pour ensuite amorcer sa carrière d'éminent correspondant pour les trois grands du journalisme américain, soit Joseph Pulitzer, James Gordon Bennett Jr. et W.R. Hearst.

Au cours de sa carrière, Creelman a parcouru le monde entier, interviewant des personnalités mondiales - le rebelle indien Sitting Bull, le romancier et réformateur russe Léon Tolstoï, pour ne nommer que ceux-là. Il a assuré le reportage de trois guerres et de plusieurs autres conflits avec fidélité et compassion. Comme Morley Safer qui, 80 ans plus tard, suivait ses traces en tant que correspondant de guerre, Creelman était plus qu'un observateur et un chroniqueur. Le *New York Times* a indiqué, dans un panégyrique intitulé « Journalism the Poorer for His Loss » (Le journalisme perd un de ses grands) qu'avant sa mort, Creelman avait des opinions au sujet de ce qu'il voyait et entendait et qu'il considérait que ces opinions constituaient une partie essentielle des nouvelles qu'il envoyait au journal. Le fait qu'en tant que reporter il ait été autorisé à empiéter sur le domaine de l'éditorialisme le classe parmi un groupe

restreint de représentants politiques ou militaires de la presse ; groupe qui est appelé à disparaître rapidement avec la modification des conditions d'exercice du journalisme.

Tout en jouant son rôle de militant, Creelman s'est quelques fois surpris à défendre et à définir le journalisme à sensation : « forme d'énergie journalistique américaine qui ne se contente pas d'imprimer un compte rendu des faits, mais qui cherche à jouer un rôle actif et quelques fois décisif ». Les critiques de Creelman ont dépeint son enthousiasme comme une forme de superbe ; le fait qu'il ait quitté son premier emploi au *Herald* de Bennett à cause d'une politique voulant que les articles soient publiés sans le nom de l'auteur tend à leur donner raison. Dans une entrevue réalisée en 1891 avec le pape Léon XIII, ce dernier lui demanda : « N'êtes-vous pas croyant? », Creelman lui répondit : « Je suis ce que le journalisme a fait de moi. » Lors d'une autre entrevue, le comte Léon Tolstoï déclara : « Vous, les journalistes, êtes des irrévérents. » Creelman écrivit par la suite : « Cette déclaration étant véridique, je n'y ai pas répondu. » Si certains historiens, tel Philip Knightley, décrivent la « vérité et la compassion » de Creelman, plutôt que son goût de l'aventure et de la gloire, il est regrettable que l'on se souvienne de Creelman moins pour son leadership que pour l'une des plus malencontreuses citations apocryphes dont a été témoin le journalisme américain. Dans ses réminiscences de 1901, Creelman fait état d'un échange de télégrammes entre Hearst et l'artiste Frederick Remington, avec lequel Creelman assurait le reportage de l'insurrection cubaine de 1897. Remington aurait apparemment envoyé un télégramme à Hearst lui disant qu'il n'y avait pas de guerre et qu'il rentrerait au pays. Selon les dires de Creelman, qui n'ont jamais été étayés, Hearst aurait répondu à Remington : « Reste-là. Prends des photographies et je m'occuperai de la guerre. »

Le journalisme de vulgarisation reposant sur l'action préconisé par Creelman et Safer se retrouve encore davantage chez Mark Dowie, chef de file de l'imprimerie moderne et journaliste déterreur de scandales. D'origine canadienne, Dowie travailla dans les milieux bancaire et financier de San Francisco avant de devenir éditeur de la revue « *Mother Jones* » en 1976. En 1980, il en fut nommé rédacteur en chef, puis donna sa démission après lui avoir insufflé une orientation et une philosophie nouvelles.

Cette publication, ainsi nommée en l'honneur de l'organisatrice socialiste novatrice Mary « *Mother* » Jones, a gagné des prix du *National Magazine* en 1977 et encore en 1979 pour ses exposés d'enquête percutants au sujet de problèmes posés, par exemple, par les réservoirs à essence de la Pinto de Ford et par l'écran de protection ??? Dalkon. Pendant qu'il était journaliste, soit avant d'être nommé rédacteur en chef, Dowie déclara que « les enquêtes devraient toujours être effectuées sur de longues périodes. Elles devraient être intenses, toujours reposer sur un motif politique et supposer une partialité ». Lors d'une entrevue, Dowie a attribué son approche du journalisme d'enquête à son éducation canadienne et à ce qu'il a décrit

comme un sens différent de la justice et une culture différente. Il déclara aussi que selon lui plusieurs autres Canadiens oeuvrant aujourd'hui au sein des média américains possédaient une approche semblable à la sienne. « Ils sont plus prompts à percevoir les injustices et les hypocrisies du pouvoir. »

On retrouve en Paul Michael Szep, caricaturiste éditorialiste au *Boston Globe*, récipiendaire du prix Pulitzer, un autre ancien Canadien qui a contribué à préserver l'esprit du journalisme d'enquête et du journalisme partisan. Avant de déménager aux États-Unis, Szep a été caricaturiste sportif pour le *Hamilton Spectator* (1958-1961) et graphiste pour le *Financial Post* de Toronto. Gagnants de plusieurs autres prix décernés par la Sigma Delta Chi et la Chambre de commerce de Boston, Szep et le *Boston Globe* furent les premiers à tenter des poursuites afin de contester les accrochages de certaines figures politiques avec la plume du caricaturiste. Szep se démarqua aussi comme l'un des principaux partisans de l'utilisation des caricatures en vue de compenser le caractère timoré des éditoriaux. Dans un article paru en 1977 et traitant du statut de l'humour en page éditoriale, Szep soutint que la plupart des pages éditoriales ne renferment que très peu du courage et de la vision pourtant si importants aux yeux du public. D'après Szep, la majorité des éditoriaux ont plutôt tendance à être doux, ennuyeux, prévisibles, à manquer de cœur au ventre et à être changeants. Il note une tendance à essayer de compenser ce manque global d'inspiration par l'utilisation de dessins humoristiques.

Selon une décision rendue par les tribunaux en 1987 en faveur de trois des caricatures de Szep illustrant la corruption des administrations du gouverneur Edward J. King, les caricatures « servent rarement de véhicule pour communiquer des faits ; bien au contraire, elles constituent des entorses intentionnelles à la réalité ; elles sont dessinées avec vigueur et quelques fois méchamment dans le but d'exprimer une opinion ». Le tribunal a également déclaré : « Le droit de remettre en question et de contester les intentions des figures publiques est protégé en vertu du premier amendement ». Les tribunaux ont maintenu ainsi la fin de non-recevoir du procès en diffamation intenté par King et qui avait été imposée par un tribunal inférieur³.

Par opposition au style de journalisme partisan plus dynamique qu'ont légué ces journalistes à la société américaine, un autre Canadien d'origine a, pour sa part, participé à la fondation d'un des prestigieux journaux d'Amérique dans le but de combattre l'abus du journalisme à sensation. Né au Nouveau-Brunswick, Archibald McLellan a ensuite déménagé à Boston avec ses parents. Après s'être converti à la Science chrétienne (Christian Science), McLellan s'est joint à l'équipe de gestion et de rédaction qui a lancé le *Christian Science Monitor* sur la voie qu'il emprunte depuis ce temps. Selon McLellan, trois des principaux éléments du succès du journal étaient sa politique, ses lecteurs et la publicité. Erwin Canham, ancien rédacteur en chef, soutient

qu'il était important que le premier rédacteur en chef soit un directeur religieux sérieux et un homme d'affaires averti. Au début, quand il a fallu établir tant de précédents et explorer tant de nouvelles avenues, une certaine inspiration spirituelle a dû être insufflée aux journalistes de talent. La déclaration catégorique qu'a faite Mary Baker Eddy dans sa lettre de 1902 traitant de la fondation du *Christian Science Monitor* fait état de la nécessité d'obtenir les services d'un « rédacteur né ». Il aurait été difficile de trouver quelqu'un qui aurait pu remplir cette fonction mieux que McLellan.

On retrouve en la personne de Lord Roy Thomson un autre Canadien légendaire, bien qu'il ait travaillé pour des journaux bien moins prestigieux. Non seulement est-il le symbole de la rentabilité croissante des média canadiens, mais il a de plus contribué à la propagation du pouvoir intégré des sociétés aux États-Unis et dans le monde entier. De nos jours, son oeuvre se reflète non seulement dans l'influence croissante du groupe Thomson en Amérique du Nord mais également dans celle d'autres organismes étrangers, y compris ceux de l'Australien Rupert Murdoch. Bien que les chaînes de journaux modernes aient été lancées au Canada bien plus tard qu'aux États-Unis, le groupe Thomson est considéré comme l'un des trois modèles de groupes journalistiques ayant évolué.

Avant sa mort en 1976, Thomson a fait fructifier le premier versement de 200 \$ qu'il avait effectué pour l'achat d'un journal de Timmins, en Ontario, et en a fait le plus important empire médiatique au monde ; plus important même que les intérêts détenus par les média canadiens, américains et britanniques dans l'industrie de l'imprimerie et des communications. Pour démontrer l'influence du groupe Thomson, notons que l'auteur Russell Braddon a dû consacrer 11 pages à l'énumération de ses possessions dans une biographie qu'il a rédigée en 1965. En 1982, la Thomson Newspapers Ltd. était propriétaire de 40 quotidiens et de 12 hebdomadaires au Canada et de 71 quotidiens et 5 hebdomadaires aux É.-U.

La rentabilité des journaux de Thomson était remarquable. Par exemple, le rendement de leur actif net se situait juste au dessous des 78 p. 100 en 1979. La clé de ce succès se retrouve dans la devise des propriétaires de chaînes canadiennes comme Thomson : « Donnez au public ce qu'il réclame étant donné que c'est cela qui permet les meilleures ventes. C'est ainsi que les média ont pris une importance ultime dans la vie de l'homme. »

À cause de l'importance qu'elle attache aux profits, la chaîne Thomson a souvent été l'objet de critiques de la part d'anciens employés et de commissions gouvernementales officielles faisant enquête sur les implications politiques et culturelles du monopole. Sauf en ce qui concerne les quotidiens nouvellement acquis, les journaux de Thomson sont habituellement beaucoup plus minces que les autres journaux du même genre et le pourcentage d'espace qui y est réservé à

la publicité par rapport à celui destiné au reste de l'information est relativement élevé.

Bruce B. Van Dusen, ancien rédacteur en chef du journal *The Kokomo Tribune* constate qu'au cours de la première année qui a suivi la prise de possession du journal par Thomson en 1981, le nombre de journalistes est passé de 29 à 23 et qu'aucun des postes laissés libres n'a été comblé. Le journal a continué de paraître tous les jours, mais aucune des personnes qui le connaissaient bien ne le trouvaient d'aussi bonne qualité qu'auparavant. Jadis, la page éditoriale était composée de trois ou quatre articles rédigés localement ; à présent, il y en a un tout au plus. Le reportage de nombreuses réunions de conseils scolaires qui était habituellement assuré en personne l'est maintenant d'un coup de téléphone. Jadis, nous avions un bibliothécaire à plein temps ; maintenant, c'est une secrétaire qui effectue ce travail, mais la qualité en a souffert⁴.

En plus du groupe Thomson, un autre entrepreneur canadien s'attaque au marché américain. Il s'agit de Conrad Black qui, en 1987, a acheté 41 journaux de petites localités des États-Unis et du Canada pour la somme de 105,9 millions de dollars. Des rapports parus dans le *Wall Street Journal* et dans bon nombre de publications canadiennes indiquent que Black cherche à effectuer d'autres acquisitions dans de petites localités telles Canton dans l'Illinois et Booneville au Missouri où il concentre ses efforts. « Si des occasions suffisamment alléchantes se présentaient, nous pourrions dépenser des centaines de millions de dollars au cours des deux à trois prochaines années », déclare Black. « Rupert Murdoch est ma source d'inspiration dans ce domaine. » La seule part du marché journalistique américain pouvant être pénétrée à un coût raisonnable est celle du journal à tirage quotidien en-deçà de 25 000 exemplaires. Nous sommes même prêts à aller jusqu'à un tirage quotidien en-deçà de 10 000 exemplaires.

Bruce Thorp, analyste de Washington, fait état des similitudes existant entre les approches de Black et de Thomson en ce qui a trait aux journaux américains. « Nous pensons que les marges de profit d'exploitation de Thomson sont supérieures à 40 p. 100, ce qui les classe parmi les plus élevées chez les éditeurs américains. Pour atteindre une marge de profit de cet ordre, il faut injecter le moins d'argent possible dans les petits quotidiens tout en en tirant le maximum. » Phil Ballard, éditeur du *Review* de Richmond (Colombie-Britannique), soutient que les journaux de Black sont plus axés sur le service qu'on le suppose. Selon Ballard, cette situation est en partie due au fait que les journaux de Black sont syndiqués. « Ils (les syndicats) contribuent à assurer notre honnêteté », déclare-t-il.

L'ancien rédacteur en chef du *New York Times*, A.M. (Abe) Rosenthal a joué un rôle plus important encore que Thomson et Black. Né à Sault-Sainte-Marie, fils de parents juifs russes, Rosenthal a eu une enfance marquée par la pauvreté. Il était cependant ambitieux, intelligent, raisonneur et adorait la lecture. Tous ces facteurs ont contribué à tracer son ascension

de journaliste local de campus pour le *Times* et tout au long de l'échelle corporative pour finalement devenir un des plus puissants rédacteurs en chef de la nation. La façon dont le talent de rédacteur de Rosenthal l'a conduit au sommet du journalisme américain malgré ce que plusieurs s'accordent pour qualifier d'importants défauts de personnalité a fait l'objet du livre de Joseph Goulden, *Fit to Print: A.M. Rosenthal and His Times*. Avant de démissionner de son poste de rédacteur en chef du *New York Times*, Rosenthal a été décrit par Jonathan Alter comme étant « le plus important rédacteur de la nation et peut-être même du monde entier. Pendant 17 ans, il a dominé avec une telle autorité que des journalistes adultes, hommes et femmes, dont le travail consistait à couvrir des guerres et à affronter des tyrans étrangers, tremblaient en sa présence. »

Le leadership des personnalités canadiennes de la radio-télévision

Ce n'est cependant pas dans la presse écrite, même de prestige (*New York Times*), que les Canadiens ont le plus brillé, ni dans l'élaboration de plans visant à réduire les coûts d'exploitation de quotidiens dans les petites villes américaines. En effet, c'est dans la presse parlée qu'un inventeur du pays a exercé une influence plus grande encore; il a contribué à la mise au point de la radio, et, par l'entremise de celui-ci, d'autres individus ont reçu leur formation soit au ministère, ou encore dans le cadre d'une radio-télévision typiquement canadienne, à la fois publique et privée.

Malheureusement, et ce malgré l'énorme potentiel que représentait la presse parlée, surtout au cours des premières années, le Canada n'a pas su profiter des occasions qui se sont présentées, ni des gens de talent dont il disposait. Reginald Aubrey Fessenden en est le meilleur exemple.

Né au Québec en 1866, dans les cantons de l'Est, et ayant fait ses études à l'université Bishop's, Fessenden a été le premier Nord-Américain à laisser sa marque dans le monde de la radio. Il a mis l'accent sur la radiodiffusion sonore, entreprise beaucoup plus complexe que les transmissions de signaux en morse de Marconi. Le gouvernement libéral de sir Wilfrid Laurier consacra toutefois la majeure partie de son appui financier au système de Marconi, et Fessenden passa la plus grande partie du reste de sa vie à travailler pour le compte des sociétés commerciales Edison et Westinghouse aux É.-U. Après s'être vu refuser un poste de professeur à l'université McGill, Fessenden enseigna à l'université Purdue et à l'Université de Pittsburgh. Malgré l'influence qu'il exerça sur la radio dans le monde entier et ses quelque 500 brevets d'invention, il ne reçut jamais la reconnaissance qu'il méritait ni aux États-Unis ni au Canada.

Charles James Coughlin, le fameux prêtre de la radio des années 20 et 30, fut l'un des premiers Canadiens à exploiter la technologie radiophonique mise au point, dans une large mesure, par Fessenden. Charles Coughlin a fait ses études au Canada et y a été ordonné prêtre ; par la suite, il a déménagé

au Michigan où il a fondé l'un des premiers ministères médiatisés, ouvrant ainsi la voie aux évangélistes contemporains de la radio-télévision. L'influence qu'il exerça sur les ondes fut peut-être encore plus importante. À l'apogée de sa carrière, avant les élections de 1936, Coughlin recevait plus de courrier que le président des États-Unis et exerçait beaucoup d'influence sur l'opinion publique.

Robert MacNeil, co-animateur du « Macneil/Lehrer Report », émission quotidienne d'une heure diffusée en soirée par la Public Broadcasting Service est un autre Canadien qui exerce une influence sur les téléspectateurs américains depuis 1983. Mais même avant de co-animer cette émission, Macneil était reconnu par ses pairs comme étant l'un des premiers journalistes à s'être plaint des efforts déployés par le gouvernement Nixon pour censurer la radio-télévision publique. Frank Stanton, l'ex-président de CBS de 1947 à 1973, croit que « le Macneil/Lehrer Hour est ce qui se fait de mieux en matière d'informations en Amérique »⁵.

Né dans l'Est du Canada, MacNeil aspirait à devenir acteur et dramaturge avant de devenir journaliste. Diplômé de l'université Carleton, à Ottawa, il est l'auteur de *The People Machine* décrit dans *Current Biography* comme « une condamnation virulente de la préoccupation pour le divertissement dont fait preuve la télévision commerciale », et de *The Right Place at the Right Time* qui décrit certaines de ses expériences vécues au Canada et à Londres tout en précisant l'influence qu'elles ont eue sur sa capacité de devenir un chef de file aux États-Unis.

« J'ai grandi dans un pays, le Canada, puis travaillé pendant seize ans dans un autre, l'Angleterre, où jamais je n'ai senti mes libertés civiques brimées par l'absence du premier amendement de la Constitution américaine. En effet, avec mon éveil politique au début des années 50, je croyais bénéficier d'un avantage marqué en vivant dans un pays qui ne permettait pas à un démagogue de la trempe du sénateur Joseph McCarthy de piétiner les libertés des citoyens. On pourrait se demander quel système protège le mieux les libertés fondamentales du simple citoyen. Il existe de solides arguments en faveur d'une dérogation aux lois de diffamation draconiennes en Angleterre ainsi qu'à la *Loi sur les secrets officiels*. Il y a des raisons de penser que le journalisme américain est trop protégé pour avouer ses propres écarts de conduite. J'attire l'attention sur ce point seulement pour démontrer que je n'ai jamais rien tenu pour acquis »⁶.

Tout comme les autres journalistes dont il est fait mention dans la présente étude, MacNeil signale également qu'il n'a pas fait ses études en journalisme. Tout ce qu'il désirait au Canada c'était de suivre autant de cours de littérature anglaise que possible. En Angleterre, au cours des années 50, les écoles de journalisme étaient peu connues, et les détenteurs d'un diplôme universitaire n'étaient admis à Fleet Street qu'à contrecœur. « Je n'étais donc pas « tout équipé », pour emprunter une expression à l'industrie automobile, d'un ensemble de théories

journalistiques. Ceci s'est avéré une lacune parfois, en particulier dans les situations où je ne savais vraiment pas ce que je faisais - ni pourquoi. Mais ceci signifiait également que j'avais échappé à l'endoctrinement qui m'aurait fait croire aux mythes et aux rituels du métier. Je n'avais pas été programmé avec autant de stéréotypes »⁷.

En 1989, l'essai de MacNeil intitulé *Wordstruck* a été favorablement reçu par les critiques et perçu comme une suite plus personnelle du livre *The Story of English* qu'il a écrit en collaboration avec Robert McCrum et William Cran. Dans une entrevue publiée dans la revue *Maclean's*, MacNeil a déclaré que le fait d'être né au Canada lui a sans doute permis d'avoir « une vision de la guerre froide plus objective et moins hystérique que celle de plusieurs journalistes américains. Nous servons également de contact entre l'esprit et la conscience collective des peuples du Tiers monde en raison des liens qui nous unissent avec le Commonwealth. Grâce aux expériences communes avec le Tiers monde, il nous est possible d'entretenir un dialogue avec eux, dialogue que les Américains et les Européens trouvent difficile d'établir. »⁸

Outre Robert MacNeil, il existe, selon des articles publiés régulièrement dans différentes revues canadiennes, un nombre important de Canadiens qui recueillent et présentent les informations pour le compte de la télévision américaine. Un article paru en 1981 s'est concentré sur le réseau mondial de correspondants canadiens qui ont reçu une « formation exceptionnelle » avant d'être attirés vers les États-Unis par les salaires plus élevés et les avantages que représentent leurs passeports canadiens. Dernièrement, la revue *Maclean's* a publié le nom de 15 journalistes du Canada qui travaillent pour des réseaux ou pour des stations desservant d'importants marchés dans ce pays. En plus de MacNeil, on compte Peter Jennings, Barrie Dunsmore, John McKenzie, Jerry King, Hilary Bowker du réseau ABC, Morley Safer, Mark Phillips, Don McNeil de CBS et Peter Kent, Henry Champ et Brian Stewart de NBC.

Peter Jennings est de loin le plus connu d'entre eux. Il a été nommé pilote d'émission et rédacteur en chef de l'émission ABC News World News Tonight, en septembre 1983. Les lecteurs du *Washington Journalism Review* ont accordé à Jennings le titre de meilleur pilote d'émission au pays, en 1988. Par ailleurs, un sondage Gallup effectué pour le compte du Times Mirror Co. a classé Peter Jennings au deuxième rang derrière Walter Cronkite pour ce qui est de la crédibilité en tant que journaliste. En cette même année, les pairs de Jennings qui font partie de la Radio and Television News Directors Association l'ont honoré du titre de chef de pupitre le plus professionnel parmi les réseaux de télévision américains.

Ex-journaliste pour le compte de différentes stations de Montréal et Hamilton, l'élégant et courtois Jennings est le fils de Charles Jennings, le premier lecteur de nouvelles au Canada à être entendu à l'échelle nationale. Charles Jennings a été l'un des quatre premiers annonceurs embauchés, en 1935, par la

Commission canadienne de radiodiffusion, prédécesseur de la Société Radio-Canada. Son fils débuta sa carrière professionnelle en radio-télévision comme vedette du réseau national à l'âge de neuf ans. Compagnon de classe de Mark Dowie dans une école secondaire de prestige en Ontario, Peter Jennings fut, avant d'abandonner ses études, le co-animateur du premier téléjournal canadien à être diffusé à l'échelle nationale par un réseau commercial. Il a travaillé comme correspondant à l'étranger avant d'être recruté par ABC avec plusieurs autres Canadiens qui représentaient de bons espoirs aux yeux des dénicheurs oeuvrant pour les réseaux de télévision. Parmi les raisons évoquées pour expliquer l'intérêt suscité par ces Canadiens, on signale la qualité de leur expression orale et écrite, leur intelligence, leur niveau de compréhension et, plus précisément la qualité de leur journalisme, un sens d'objectivité original et une vision exacte des faits.

On dit également des journalistes canadiens qu'ils ont un profond respect de la langue anglaise. En parlant de Jennings, David Burke, le vice-président responsable des informations pour ABC, relate les résultats d'un sondage effectué auprès des téléspectateurs afin de déterminer si Peter Jennings semblait trop européen ou raffiné, ou s'il pouvait passer pour un membre de l'équipe. « Le sondage a démontré que les gens le perçoivent comme différent, mais en fait, il ne les fait pas fuir. Au contraire la majorité demeurent à l'antenne. » Selon le correspondant Allan Fotheringham de l'agence de presse Southam, « natif d'Ottawa, et âgé de 47 ans, il se débrouille pas mal pour quelqu'un qui a abandonné ses études. Il est de loin le plus doué des trois journalistes rivaux Jennings-Rather-Brokaw, son accent décontracté de l'Atlantique et son habillement raffiné ainsi que son élocution calme font en sorte que le millionnaire de CBS et le garçon de NBC à l'allure salubre font un peu trop américain. »

Tout comme Peter Jennings, Morley Safer continue d'exercer une influence sur les priorités des téléspectateurs américains. Grâce, en partie à ses reportages originaux en provenance du Vietnam (une guerre que Fred Friendly, le cadre supérieur de CBS, a décrite comme « la guerre de Morley Safer »), Safer est devenu une « figure légendaire » parmi les correspondants ; il était autant admiré par les journalistes de la presse écrite que par ceux de la télévision. Fred Friendly explique, en partie, l'influence de Morley Safer par le déclin de la presse écrite et cite le journalisme militant de Safer comme une preuve qui contredit l'hypothèse énoncée par Ernest LeFever du Brookings Institute selon laquelle le nombre de mots seul ne suffit pas à mesurer le contenu. « Même à la radio, les reportages de Morley Safer accompagnés des crépitements des huttes enflammées et des cris des paysans terrifiés causaient peu d'émotion, mais le reportage tourné par le même journaliste et diffusé à la télévision a déclenché une lame de fond dans l'opinion publique qui s'est poursuivie au cours

de la nuit à mesure que la diffusion du reportage traversait les fuseaux horaires à la grandeur du pays »¹⁰.

Mais ce qui est encore plus significatif que la chance qu'a connue Morley Safer d'être au bon endroit au bon moment armé du média qu'il fallait, c'est que le Canadien a pris la décision de tenir tête à la puissance combinée des militaires, du gouvernement américain et même de son propre réseau de télévision qui désirait le congédier selon David Halberstam. À l'image du petit garçon qui déclara un jour que l'empereur était « tout nu », Safer a rapporté ce qu'il avait vu et entendu. Au lieu de suivre les consignes traditionnelles et linéaires du journalisme « chaud » et objectif, Safer a utilisé le médium « froid » qu'est la télévision afin d'amplifier son point de vue et sa passion. Pendant une conférence qu'il donnait à l'Université de Californie, en 1983, sur le Vietnam, Morley Safer a employé l'analogie des « habits neufs de l'empereur » pour embarasser Keyes Beech, qui soutenait que les journalistes devraient partir à la recherche de la vérité, mais seulement à condition de demeurer au service de la politique étrangère de leur pays. « Au Vietnam, au cours des années 60, on présumait que les journalistes qui refusaient de jouer le jeu étaient anti-Américains ou pro-Vietnamiens - au pire des gauchistes et, au mieux, des pacifistes. C'était peut-être vrai pour certains d'entre eux. Je crois que la plupart des journalistes qui se trouvaient au Vietnam à ce moment-là ont perçu beaucoup de corruption dans cette guerre, et ce dès la première journée de leur visite - cette guerre semblait n'avoir aucun fondement moral, intellectuel ou stratégique. »

Mais, malgré tout, il y eut peu de reportages réalistes jusqu'à ce que le journaliste canadien et la technologie « froide » s'unissent. « Au Vietnam, les décomptes étaient semblables aux habits de l'empereur, » a déclaré Safer. « Contrairement à la fable, la plupart des gens - la plupart des journalistes en tout cas - ont vu clair. Le général Westmoreland s'est dit inquiet que le peuple puisse être porté à croire que la guerre n'avait fait aucun progrès si la vérité était publiée. »

Au cours des années qui se sont écoulées depuis la fin de la guerre du Vietnam, Safer a continué d'employer son genre un peu irrévérencieux de journalisme militant en étant l'un de ceux que le TV Guide décrit comme « quatre chevaliers servants », sortant gaiement à la recherche de scélérats, chevauchant ce cheval qu'est le magazine d'actualités transformé par la suite en Secretariat des heures de grande écoute. Ce chapelet de métaphores fait référence à « 60 Minutes », l'émission d'actualités qui, dès ses débuts, s'est démarquée comme l'une des dix émissions télévisées les plus populaires.

L'ancien correspondant de « 60 Minutes », Dan Rather, rapporte qu'il désirait se joindre à l'émission parce qu'il savait, d'après son expérience de correspondant à Washington, que c'était « une émission qui comptait. » L'un des réalisateurs de « 60 Minutes » affirme que « juste le fait de savoir que 60 Minutes prépare un reportage peut entraîner des conséquences. » Au cours d'une entrevue concernant le

journalisme du genre « 60 Minutes » dont la popularité lui est, en partie, redevable, Safer a dit : « On amène les téléspectateurs à tirer une certaine conclusion. Ce qui vous donne le droit de procéder de la sorte est votre crédibilité. Le simple fait que je ne sois pas élu m'oblige à m'embarquer dans quelque chose que je ne peux décrire que comme l'impartialité. Être impartial, voilà tout ce que nous voulons, et je pense que celui qui viole ce principe de façon régulière ne fera pas long feu. »¹¹

Les mystères du leadership canadien

Jonathan Miller est un des écrivains populaires qui ont attribué à la culture canadienne une influence sur les Canadiens et les étrangers. À titre d'exemple, Miller cite le cas de Marshall MacLuhan, se reportant à l'histoire personnelle de ce dernier ainsi qu'à sa critique littéraire pour démontrer qu'« un système cohérent de valeurs avait pris forme pendant sa jeunesse et que ces valeurs étaient toujours présentes dans ses ouvrages postérieurs ». Comme MacLuhan est né dans les provinces agricoles de l'Ouest canadien, et y a été élevé, Miller croit qu'il a dû acquérir « un goût presque instinctif pour le populisme agraire qui peut, bien sûr, être interprété comme une forme de tribalisme ». Selon Miller, Marshall MacLuhan a également été fortement influencé par ses études à Cambridge. Robert MacNeil, pour sa part, affirme que c'est Londres qui a fait de lui un journaliste, et que « cette ville a eu une influence prépondérante sur sa vie, tant d'un point de vue politique que culturel et émotif ».

Les idées de Miller concernant les influences de l'environnement canadien se trouvent confirmés dans une certaine mesure par John Kenneth Galbraith dans un essai traitant des effets de la rude vie, en bordure des terres colonisées, sur les immigrants scandinaves, tels que Thornstein Veblen, et des sentiments de supériorité qu'ils éprouvaient face aux habitants des plus grandes villes. Ancien journaliste, économiste et ambassadeur aux Indes, Galbraith soutient que les mêmes influences géographiques, culturelles et sociales qui ont formé l'Américain Veblen étaient présentes dans l'éducation rurale qu'il a reçue en tant qu'émigrant écossais opposé aux Anglais et aux Anglicans en Ontario.

« Nous nous sentions supérieurs aux commerçants, aux vendeurs d'outillage agricole, aux marchands de céréales et aux autres entrepreneurs des villes avoisinantes. Nous travaillions plus fort, dépensions moins, mais possédions habituellement plus. Les chefs de file chez les Écossais prenaient l'éducation au sérieux et, tout naturellement, monopolisaient la vie politique de la communauté... On nous éduquait à croire que les revendications de prestige social fondées sur des critères aussi dénudés de sens étaient idiotes. Nous regardions les habitants de la ville non pas avec envie, mais plutôt avec un aimable mépris. En général, nous aimions le leur faire savoir. »

À l'image de Veblen et de Galbraith, les autres immigrants ruraux se percevaient comme une culture supérieure à celle de

la ville, et un certain nombre de journalistes dont il est question ici ont apporté des éléments qui ont poussé les média de leur pays adoptif à réaliser plus complètement leur potentiel. Aussi ironique que cela puisse paraître, ceci s'est produit dans certains cas lorsque le Canada n'a pas été disposé à fournir à ses propres journalistes ou inventeurs, tels Fessenden, l'appui financier ou populaire nécessaire.

En quittant le Canada, les journalistes ont emporté avec eux un sens exceptionnel, et dans certains cas supérieur, de la langue anglaise, un sentiment de sympathie pour l'opprimé, un point de vue populiste et un sentiment d'indignation qui n'est pas toujours ressenti aux États-Unis, trop commercialisés.

Galbraith, lui-même journaliste pour la revue *Fortune*, allait écrire plus tard au sujet de Henry Luce qu'il avait découvert à contrecœur qu'« à de rares exceptions près, les bons écrivains qui traitaient des affaires étaient soit des libéraux ou des socialistes. » Dans son livre *Affluent Society* ainsi que dans d'autres ouvrages, Galbraith portait des accusations contre la culture de consommation égocentrique de l'Amérique qui privilégie l'obsession des produits frivoles au lieu d'investir dans les services sociaux, sentiment démontré par plusieurs des Canadiens qui font l'objet du présent article.

Un sentiment sous-jacent de supériorité et de passion populiste est certainement présent dans la vie de Creelman, du père Coughlin, de Mark Dowie, de Szep et de Rosenthal, aussi bien que dans le cas des personnalités de la radio-télévision, telles que Morley Safer, Robert MacNeil et Peter Jennings. Une partie de cette passion journalistique et de ce déplacement de l'objectivité américaine vers l'interprétation et l'opinion franche provient peut-être de ce que Dowie croit être un sens plus aigu de l'injustice favorisant les groupes minoritaires face à la structure du pouvoir établi; ce sens de la justice se reflète quelque peu dans la pratique canadienne qui, depuis longtemps, vise à favoriser l'emploi des ressources gouvernementales pour venir en aide aux classes défavorisées aussi bien que pour préserver la culture canadienne. L'ancien journaliste canadien Keith Morrison (qui habite maintenant à Los Angeles) a fait référence à ce phénomène dans une entrevue qu'il accorda en 1986 lorsqu'il a signalé l'absence, aux États-Unis, du filet de sécurité de l'aide sociale qui semble aller de soi au Canada. « Il y a beaucoup de gens qui vivent plus que confortablement - des gens qui dans les cas extrêmes évitent de payer le moindre impôt sur le revenu. Pourtant, il

existe un grand nombre de personnes qui sont terriblement pauvres. Le gouvernement ne s'occupe pas des gens comme au Canada. »¹²

De tels commentaires ne doivent pas pour autant nous amener à conclure que les Canadiens oeuvrant dans les média aux États-Unis adoptent toujours une position qui favorise l'interprétation, la provocation, et le réformisme, ou qui ne permette pas la domination des considérations économiques et technologiques. Les éditeurs Thomson et Black portent atteinte à ce point non seulement par leur approche pragmatique vis-à-vis des quotidiens des petites villes mais également par un esprit de mesquinerie envers leurs propres employés. Goulden le constate dans la démarche idéologique de A.M. Rosenthal vers la droite et dans le dur traitement qu'il réserve parfois à ses subordonnés. Mark Fowler, originaire du Canada, a poussé à l'extrême un tel raisonnement libertaire en appliquant, entre 1981 et 1988, la déréglementation de l'industrie de la radio-télévision introduite par Ronald Reagan. Le père Charles Coughlin n'a pas réussi à atteindre des standards acceptables de responsabilité médiatique dans les attaques démagogiques qu'il lança en ondes et dans ses revues à grand tirage. L'éditeur du *Lippincott's Magazine*, John Foster Kirk, représentait aussi une couche littéraire et aristocratique généralement bien éloignée des journalistes d'enquête ou des éditeurs socialement responsables, tel McLelland qui aida à fonder un quotidien dont l'histoire démontre un engagement envers la qualité plutôt que les profits, et Rosenthal, qui aida le *New York Times*, quotidien respecté mais pataugeant financièrement, à se transformer en l'une des entreprises médiatiques les plus cotées au monde.

Malgré les exceptions à la règle, il semble que la plupart des journalistes canadiens aient emporté dans leur pays d'adoption une tournure d'esprit fortement orientée vers la responsabilité sociale. Une telle philosophie diverge quelque peu de l'ouverture qui prévaut aux É.-U. et qui voit les changements dans les média surtout comme des événements d'ordre économique ou technologique plutôt que comme une combinaison de ressources visant surtout le développement social et ensuite la recherche de gains raisonnables. Milda Hedblom donne des détails à ce sujet dans un essai où elle fait la comparaison entre les média canadiens, britanniques et américains. Elle signale qu'on s'attend à ce que les média américains défendent le parti d'une presse écrite et parlée libre en réussissant à titre d'entreprises privées indépendantes ne devant rien au gouvernement en fait de faveurs, de protection ou de subventions. « Les États-Unis...ont eu tendance à percevoir les changements et l'évolution des systèmes médiatiques principalement comme des affaires commerciales ou techniques, évitant ainsi de tenir compte d'une perspective globale du système propre aux soucis des Britanniques pour la qualité et la diversité de la programmation et à celui des Canadiens pour le contenu »¹³.

Notes

1. Dans une entrevue à Provo, au Utah, le 1^{er} février 1988, Frank Stanton a nié l'anecdote d'Halberstam. La conversation n'aurait jamais eu lieu, selon lui. Stanton a dit alors que, lorsqu'il avait parlé avec Halberstam de cette conversation, ce dernier a déclaré avoir conclu que Johnson avait peut-être eu cette conversation avec Stanton et que les citations reprenaient l'essentiel de ladite conversation. Stanton affirme qu'après vérification de son propre cahier de notes et de celui du président Johnson, il n'y a jamais eu appel téléphonique entre les deux à la date citée dans le livre d'Halberstam.
2. Un ouvrage historique décrit Fessenden comme le « Marconi américain » ; McLelland fut le premier rédacteur en chef du *Christian Science Monitor* ; Thomson et Black servent tous deux de modèles économiques pour les chaînes ou les collectivités ; Sears était l'éditeur du *Colored American*, un des premiers quotidiens noir d'Amérique. Lorne Michaels, originaire d'Ontario, fut le premier réalisateur de l'édition originale de « Saturday Night Live » sur les ondes de NBC. Cette émission fait partie des influences importantes des années 70. L'émission fut l'une des premières à présenter à la télévision un contenu insolent et irrévérencieux orienté vers les affaires publiques. Les idées du très controversé MacLuhan le ramènent aux « grands théoriciens » de début de siècle dont la perspective de monocausalité trouvait des explications convaincantes excluant de nombreuses variables tout en sautant par-dessus des preuves gênantes pour en arriver à des conclusions simples.
3. King v. Globe Newspapers Co., 512 N.E. 2d 241 (Mass., 1987) note 53, 53, 245.
4. VanDusen, Bruce B., « Thomson Comes to Kokomo », *The Quill*, septembre, 1983, p. 31.
5. Entrevue, Frank Stanton, Provo, Utah, 1^{er} février 1989.
6. MacNeil, Robert, *The Right Place at the Right Time*, Toronto, Little, Brown and Co., 1982, p. 9.
7. Ibid, 7.
8. MacGregor, Roy, « Message from a worldwide network : When Canadian correspondents join the big leagues, few miss the comforts of home », *Maclean's*, 27 avril 1981. pp. 45-46 ; Brown, Dick, « The charge of the Canadian light brigade », *Maclean's*, 1^{er} décembre 1986 ; Brady, Jeff, « Canada-grown 'heavies' stay away », *Salt Lake City Desert News*, 20 novembre 1987.
9. Fotheringham, Allan, « The importance of Peter Jennings », *MacLean's*, 21 juillet 1986.
10. Friendly, Fred, « The Good Guys, the Bad Guys and the First Amendment », New York, Random House, 1975, p. 189. Parmi ceux qui ne sont pas d'accord avec l'importance historique accordée aux légendaires reportages de Morley Safer provenant du Vietnam, on retrouve l'ancien supérieur de Friendly, Frank Stanton. Au cours d'une entrevue à Provo le 1^{er} février 1989, Stanton a déclaré que les reportages de Morley Safer, tout en étant les produits d'un journaliste exceptionnel, avaient été précédés et suivis d'autres tout aussi importants.
11. Shea, George, « Morley Safer: An Old-Fashioned Reporter », *Vis-a-Vis*, décembre 1988, p. 76.
12. Portman, Jamie, « Morrison Settling in to L.A. », *TV Times* 9-16 mai 1986, p. 25.
13. Hedblom, Milda, « Do Differences Matter? Canadian, American and British Media Compared », essai non publié, Association for Canadian Studies in the U.S., Montréal, Canada, octobre 1987, p. 167.